



IV. La diversité et la densité du cours Berriat

Conditions de l'observation :

Jeudi 10 décembre 2009

9H00 – 10h15

Matinée froide, ciel dégagé et ensoleillé

Le cours Berriat apparaît, au regard des observations de chacun, comme un espace complet. Ce lieu concentre une grande diversité d'événements et l'articule dans un mouvement permanent très fluctuant.

Cette diversité remarquable repose sur différents éléments présents dans ce lieu, qui appartiennent à des registres différents, mais qui, dans leur réunion font l'ordinaire du cours Berriat. Des enfants aux personnes âgées, toutes les générations sont présentes. Cette population très mélangée engendre sa diversité. Seuls ou à plusieurs, tous parcourent l'espace dans de multiples formes de présences et d'activités. Cette multiplicité est aussi liée à la diversité des commerces qui bordent le cours Berriat, appelant chacun leur clientèle spécifique. Enfin, la station de tramway draine aussi des personnes qui souhaitent relier d'autres lieux de la ville et en ajoute ainsi à la diversité ambiante.

« Berriat, dans ce coin-là, tu as tous les gens. Il y a plein de diversité de gens aussi. Il y a des gens qui vont au marché, il y a des gens qui vont dans les cafés, il y a des gens qui vont ouvrir leur boutique, il y a des gens qui vont porter les enfants, il y a des gens qui vont au travail, il y a des gens qui vont prendre le tram. Il y a plein de catégories d'âge différentes. C'est vraiment un énorme mélange. » (Gabriel)

« Je pense qu'il y avait la multiplicité, des gens, des façons de faire des choses différentes dans le premier espace. » (Aline)

« Le cours Berriat est très concentré. C'est un espace très petit, concentré sur les trottoirs droits, très droits. Et beaucoup de gens font beaucoup de choses différentes, marchant dans différentes directions, de différentes manières, s'arrêtant, chacun avec un flux différent. Et la diversité des commerces et des boutiques. (...) Dans le premier espace, au-delà de la très grande concentration des éléments, l'ensemble de ces différents éléments ne donnait pas lieu à un motif, je ne pouvais pas reconnaître un quelconque motif, une régularité, dans l'espace, dans les dimensions des éléments et dans les couleurs. Je ne voyais aucune forme de motif. » (Fabiana)

La diversité qui vient d'être soulignée ne peut que renforcer l'expression de la densité dont le piéton fait l'expérience sur le cours Berriat. Si le rapport à autrui dans la marche a clairement été exprimé, *la proximité* transparait aussi d'un point de vue sonore. Dans cette rue, il est possible d'écouter les conversations des personnes autour de soi. Les situations de voisinage dans lesquelles le cours Berriat fonde le passant, qui sont parfois presque de l'ordre de la promiscuité, donnent à entendre les discussions qui s'y déroulent. Et pourtant, le cours Berriat n'est pas une zone particulièrement silencieuse, au contraire. Le passage des voitures ainsi que celui des tramways maintient en permanence un niveau sonore fluctuant et assez élevé.

« Ah ! et le son était drôle ! Parce que dans la première rue, j'étais là et je n'arrivais pas à percevoir des choses différentes. Mais lorsque je suis allée au marché, c'était... C'était très

étrange parce que dans le marché... parce que les gens criaient, oui, mais seulement des voix. Et de l'autre côté on pouvait entendre beaucoup de sons différents, de hauteur et de niveaux différents. » (Fabiana)

« Comme à Berriat j'ai vu des gens qui sortent et qui commencent à parler sur le trottoir. (...) à Berriat, il y a vraiment un espace. Et dans cet espace, on trouve des odeurs, des sons, des gens, on peut écouter ce qu'ils disent. » (Aline)

Le tramway est d'ailleurs une source sonore remarquable. La régularité du passage des rames A et B qui desservent cette station rend sa présence plus prégnante. Ces passages s'accompagnent de sons très reconnaissables : celui du ralentissement jusqu'à l'arrêt, ou à l'inverse, celui du redémarrage, l'ébranlement des portes qui s'ouvrent et se referment, le tintement de l'avertisseur sonore, le crissement sur les rails dans les deux courbes de part et d'autre de la station. Cependant, c'est plutôt le claquement de l'aiguillage au croisement du cours Berriat et de la rue Abbé Grégoire qui marque encore cette proximité. Il est perceptible et relevé dans la profusion des émissions sonores locales.

« Et puis il y a quelque chose de très particulier sur Berriat c'est que, alors est-ce que c'est parce que le revêtement est plus ancien, mais le tram crisse. (...) Un grincement, oui, très métallique. » (Rachel)

« De toute façon, il claque aussi. Parce que... (...) À un moment, parce que j'étais là à un moment où il venait de passer, il tourne et ensuite l'aiguillage se remet en place. » (Suzel)

L'expérience de la densité interroge en même temps l'échelle perçue du cours Berriat. Dans les pratiques de cet environnement, les situations de *chevauchement* sont courantes. Ici, les piétons déambulent sur des trottoirs qui sont institués en prolongements des commerces. Ils progressent au détour des étales de fruits et légumes, des panneaux publicitaires, des râtoisiers, des tables et chaises des terrasses.

L'investissement des trottoirs par les commerces amène aussi des formes de *séjour*. En plus des personnes qui attendent le tramway, une étape dans un mouvement à plus grande échelle, sur un quai qui se confond avec le trottoir-terrasse, il y a d'autres lieux de l'arrêt de circonstance : à l'étale du primeur, le temps de choisir et saisir fruits et légumes ; assis ou appuyé sur les barrières le long du salon de coiffure pour hommes en entretenant une conversation avec ceux qui sont à l'intérieur, etc. Le cours Berriat, très dense et très mouvant, ménage par sa diversité de passants des espaces et des temps pour s'y fixer.

« Il s'arrête. Il parle, il parle, il parle. Il ne va nulle part. Il reste devant le restau ou bien il rentre dans le café restaurant là et il s'arrête. Moi j'étais embêtée parce que je veux le suivre, mais il va nulle part. Donc je reste là encore et le vois bavarder, tadadam. » (Paola)

« J'ai trouvé que Anthoard Abbé Grégoire, on est... je trouve pas le mot... mais en tout cas y a du séjour là-dedans. Les gens s'arrêtent, posent le vélo contre les petites bornes, accrochent le vélo, discutent. C'est un petit peu un lieu de séjour cet endroit-là. » (Rachel)

Le parement : un geste ambiant au cours Berriat

Le parement comme geste ambiant se décline sous deux formes pour le cours Berriat. L'action de se parer recouvre localement deux significations. Le parement est tout d'abord une forme d'adaptation aux conditions climatiques⁴⁴. Ensuite, plutôt dans le sens de la parure et en lien avec l'apparence, le parement relève d'une dimension plus précieuse des signes, de l'ordre du détail peut-être, qui inscrit une présence à ce lieu.

S'il a été assez difficile, pour l'ensemble des chercheurs, de parler des corps dans ce lieu, il faut rappeler que les observations ont été faites à Grenoble au mois de décembre. La fin de l'automne implique un couvrement des corps par des vêtements de saison. L'évocation d'un jeu de masses qui se déplacent, renvoie directement aux silhouettes arrondies par les vêtements d'hiver. Ces présences massives dissimulent le découpage des bustes, des bras, des jambes parfois, des épaules et des cous. Les vêtements comme les postures contractées par la fraîcheur hivernale, effacent les habitudes détaillées des observations des corps.

« Après j'ai trouvé qu'il y avait des corps engoncés. Alors là c'est la nuque, de là à là. Comme ça (elle mime), les gens ont les grosses cagoules là et ils sont comme ça. Et c'est souvent des gens qui marchent vite d'ailleurs. Donc, des corps engoncés. » (Rachel)



Dissimulation des corps sous les vêtements d'hiver (photos RT)

Mais le parement comme geste ambiant apparaît aussi à travers un signe très répandu sur le cours Berriat : *le sac*. Cette expression est une manifestation forte de la mobilisation de l'enveloppe corporelle par l'ambiance de ce lieu. Les sacs ce sont : les sacs à main, les besaces, les « baise en ville », les sacoches, les sacs en plastique (jaunes pour les clients de la pharmacie par exemple), les cabas de super marché, les sacs à dos, les sacs de cours, les cartables à roulettes, les caddies, jusqu'aux poussettes. Portés le long du corps, en bandoulière, reposant devant soi sur le bas du ventre, sur le côté sur la hanche, derrière sur les fesses, ou plus haut sous le bras, ou dans le dos, au bout des bras le long des jambes, ou bien lorsqu'il est sur roulettes, tiré derrière soi

⁴⁴ Ici dans le sens d'« arranger de manière à rendre plus propre à tel usage », dictionnaire Le Petit Robert de la langue française, <http://petitrobert.bvdep.com>

lorsqu'il s'agit d'un caddie, poussé devant soi lorsqu'il s'agit d'une poussette. Voilà autant de mobilisation des corps, mais surtout de formes corporelles qui apparaissent en relief de l'emballage saisonnier. Les sacs sont des présences des corps à l'ambiance du lieu. Ils sont des marqueurs du rapport des passants à ce que leur offre cet environnement urbain. S'ils ne permettent pas de mettre réellement en avant les parties du corps avec le dessin que cela implique pour les mains, les bras, etc., ils donnent à lire des postures et l'inclinaison des corps. Enfin, les sacs sont des événements dans la déambulation. En plus d'être la marque d'arrêts effectués dans le quartier, les sacs représentent un encombrement dans la marche, à la fois pour ceux qui les portent, mais aussi pour ceux qui les croisent ou les dépassent. Les sacs peuvent être des heurts, des accrochages entre les corps.



La diversité des sacs comme marqueurs sur le cours Berriat (photos RT / SB)

Etat sensible d'affranchissement

Que cela soit vis-à-vis de certaines formes d'aménagement urbain ou bien vis-à-vis de la circulation automobile, les comportements montrent comment les piétons sont dans l'affranchissement. Ces derniers s'accommodent et contournent la rigidité de cet environnement. Ils parviennent même à infléchir le flux des voitures.

De très nombreux objets de mobilier urbain, tels que potelets, quilles et barrières, bordent les trottoirs du cours Berriat. Qu'ils soient disposés à protéger les piétons d'un faux-pas sur les voies de tramway ou des automobiles, qu'ils préfigurent des protections pour les sorties d'écoles, ou bien

encore un moyen pour empêcher le stationnement des voitures sur les trottoirs les plus accessibles ; tous deviennent des impulsions au débordement. En effet, ce grand déploiement de barrières en tous genres, ce système de cloisonnement, de séparation des flux pour mieux les maîtriser, est bien mis en faillite sur cette partie du cours Berriat. Dans ce quartier, la tentative de lissage découlant des aménagements des lignes de tramway ne parvient pas à ses fins. Les personnes présentes tout comme les activités qui s'y déroulent, sont autant de manifestations d'une vie qui s'impose et déborde les aménagements.

« Mais est-ce que ça serait pas les barrières qui sont plus agressantes ? Parce que finalement, elles sont pas, elles n'ont pas un intérêt euh... Enfin voilà, elles cherchent à canaliser mais ça marche pas bien. Finalement, est-ce que ça ne fonctionnerait pas mieux si il n'y avait pas de barrières ? » (Suzel)

« En observant les personnes j'ai pas eu l'impression qu'il y avait des barrières, j'ai pas vu les barrières. (...) Mais justement, pour moi, vu la manière que les gens utilisaient l'espace, j'avais pas l'impression qu'il y avait ces frontières-là. » (Gabriel)

« Au quotidien, tu trouves les failles. Tu les détournes, tu t'ouvres d'autres passages. » (Aurore)

« Tu veux pas aller là où on veut que tu ailles. » (Paul)



Grand déploiement de barrières en tout genre (photos RT / SB)

L'affranchissement comme état sensible est aussi repérable dans la manière dont le piéton parvient à prendre le pouvoir sur cette partie du cours Berriat. L'affranchissement passe par un langage du corps qui manifeste l'indépendance des passants. Le piéton l'emporte en parlant avec son corps dans ce lieu, il parvient à asseoir son autorité sur la circulation automobile.

« C'est pas uniquement ça. À mon avis, le premier endroit c'est comme si c'était une place. Ça veut dire que c'est pour le piéton. Donc le piéton fait ce qu'il veut, les autres s'arrêtent et puis voilà. » (Paola)

« Moi j'ai très clairement l'impression qu'à Berriat le piéton il prend le pouvoir. Et il a des façons très liées au corps de prendre le pouvoir. » (Rachel)

« Et j'ai trouvé qu'il y avait des corps qui parlent. Des corps qui parlent c'est-à-dire que, c'est souvent des corps qui veulent traverser, et c'est là où je dis qu'ils prennent le pouvoir parce que c'est quelqu'un qui arrive comme ça et très rapidement, hop, il met sa main comme ça histoire de dire : je vais traverser ; du coup, la voiture s'arrête et il a déjà un pied sur la voie. Alors

c'est, ou la main qui fait ça, ou un geste de la tête, mais le corps parle j'ai eu l'impression. »
(Rachel)

« Ce que j'ai vu à Berriat aussi, c'est qu'il y a une perméabilité qu'il n'y a pas à Vallier. Une perméabilité, ce que tu disais sur les gens qui font comme ça (stopper les voiture pour passer en mettant la main), et celui qui est dans sa voiture et qui le voit. En même temps, ceux qui sont en voiture parlent et communiquent avec ceux qui sont dans la rue. » (Xico)

Enfin, des traces écrites sur les murs sont d'autres indices de cet état d'affranchissement. Les façades, les gouttières, les portes, regorgent de ces écritures qui sont comme des expressions libres dans l'espace public. Cela apparaît sous différentes formes : des commentaires au marqueur jusqu'aux tags, en passant par les pochoirs, des enseignes corrigées, réinterprétées, etc. Là encore, l'espace est librement investi par le passant.

« Et c'était vraiment excitant, j'ai commencé à réaliser, à observer quelques éléments qui, j'en ai trouvé un, et ensuite un autre, et... (elle mime qu'elle en découvre tout autour d'elle). J'en ai découvert beaucoup d'autres, plein de dessins, de fresques, sur les murs, sur le sol, et même sur les tuyaux. Beaucoup de tags et de choses écrites partout. Ils ont changé par exemple, il y en avait un « taxi phone » qu'ils ont transformé en « taxi pobe », des choses comme ça. Beaucoup d'autres situations comme ça » (Fabiana)

Dynamique sensible de l'embarquement

Embarquement : mobilisation et souplesse

Déambuler dans ce lieu demande au passant une forte mobilisation de son corps. Cette mobilisation passe essentiellement par l'évitement. Sans cesse, le piéton est amené à revoir sa trajectoire. Les situations de chevauchement dans lesquelles cet environnement plonge les passants, et par la proximité dans laquelle cet espace les place les uns par rapport aux autres, mettent en exergue la faculté des piétons à s'adapter agilement pour ne pas rencontrer l'autre. Ce contexte exigeant leur demande une grande souplesse pour ne pas entrer en contact avec les autres piétons. Entre passants, cela peut se passer plus ou moins finement : des mouvements d'épaules simplement, jusqu'à des mouvements plus amples demandant aussi un déplacement du bassin ou carrément un détour, un contournement emportant tout le corps. La mobilisation, pour parvenir à éviter, appelle aussi la suspension, l'attente dans l'évitement. Un empêchement bref peut tout à coup survenir, provoquant une scansion dans la déambulation.

« Il y a beaucoup de gens, et tu dois faire ça et tu dois t'arrêter, et tu dois attendre, pour quelqu'un ou pour quelque chose. C'était très irrégulier. » (Fabiana)

« Il y a tellement de flux qui viennent de partout, il faut toujours que tu évites, il faut toujours que tu t'arrêtes, donc ça joue sur ton rythme de marche, ça joue sur la position de ton corps. Voilà, il faut que tu évites ça, il faut que tu mettes un peu un pied dans la rue et puis là tu as une voiture qui arrive, il faut que tu remontes sur le trottoir, après y a le vélo qui arrive, une femme avec la poussette. Y a tout un jeu comme ça qui se crée. En plus tu as les étalages des commerces, beaucoup plus à l'extérieur qui sont installés donc qui en fait rétrécissent en plus le trottoir. » (Gabriel)

« La bordure de trottoir où y a l'étales de primeur, où là du coup le trottoir, qui est déjà pas large, est réduit de moitié et il se passe des choses parce qu'il y a à la fois des gens qui

séjournent pour discuter. Il y a des gens qui séjournent pour se chercher quelque chose à l'étale. Et puis il y a des gens qui veulent passer. Et, il y a pas de heurts. C'est-à-dire que moi j'ai eu l'impression de me retrouver un peu comme à Sao Joaquim où, les gens jouent un petit peu du haut du buste, mais y a pas vraiment de heurts, on empiète sur la voie, mais ça se fait de façon assez fluide finalement. » (Rachel)

Il y a sur cette partie du cours Berriat une véritable dynamique d'embarquement. Le piéton est totalement entraîné par cette ambiance, complètement engagé. Cet espace, tout à fait irrégulier, aux aménagements complexes, à la fluctuation permanente des personnes, et qui constitue un tout, retrouve finalement une grande souplesse par et dans l'expérience des corps.

« Tout se fait, comme on parlait hier de conflit, mais sans heurts. Y a pas de problèmes vraiment, c'est... Tout se fait dans une espèce de respect, d'arrêt. À Berriat tu es obligé de te confronter avec l'autre personne et voilà, de bouger ton corps. » (Gabriel)

« En Berriat, la plaza esta dentro de la estacion, los comercios estan dentro de la estacion, la estacion esta dentro de la estacion, la gente toda esta concentrada en la estacion. » (Xico)